

Chaîne associative groupale et subjectivités

René Kaës

Résumé

La chaîne associative groupale est la succession des événements discursifs produite par la méthode de la libre association proposée à des sujets réunis par un lien de groupement. A travers elle se manifeste un ordre déterminé des formations et des processus inconscients mobilisés par la situation groupale, et auxquels correspondent des formes de subjectivité. D'une manière large, la subjectivité est l'état de la réalité psychique pour un sujet. Elle peut être partagée, faire l'objet d'échanges et de reprises, traverser sans médiation les barrières subjectives au point de les abolir en en vidant toute substance, c'est-à-dire tout arrangement singulier de la pulsion, du fantasme, de la relation d'objet et du discours. Ainsi sont analysés les rapports et les différences entre intersubjectivité, transsubjectivité et a-subjectivité. Une analyse clinique montre comment se déploie, dans la chaîne associative groupale, certains éléments barrés de la subjectivité d'un des membres du groupe.

Bien que le travail psychanalytique dans un dispositif groupal ou familial se fonde sur la méthode de la libre association, la clinique de l'écoute et la théorie du discours qui s'y produisent n'ont pas suffisamment retenu l'attention des psychanalystes. Il ne me semble pas que les indications de Foulkes (1964) sur le processus associatif de groupe aient été suivies et développées par les praticiens qui se réclament de son orientation. En France, la recherche est à peine commencée.

Un tel chantier de travail est redoutable : il est la conséquence du déplacement de l'espace psychanalytique originel vers un espace plus archaïque et plus complexe, dont la dimension psychanalytique est d'autant plus difficile à reconnaître et à instituer qu'il est engagé conflictuellement dans l'invention de la psychanalyse (cf. Kaës R., 1985^a et 1985^b). La possibilité de constituer un objet théorico-clinique « chaîne associative groupale » ou (ce qui n'est pas la même chose) « processus associatif de groupe », suppose qu'aient été distingués et différenciés les espaces de fondation de la psychanalyse, les discours qui les ont fait advenir au sens et à la transmissibilité, les subjectivités qui les ont organisées.

J'appelle, provisoirement, subjectivité l'agencement singulier de la

pulsion, du fantasme, de la relation d'objet et du discours. L'espace psychanalytique originel fut inventé pour restituer au sujet analysant sa subjectivité, par la médiation du transfert sur la personne du psychanalyste. Cet espace se fonde sur trois termes : le *jeu* de deux subjectivités dans un *cadre* réglé par les exigences de l'objet même de la psychanalyse, c'est-à-dire *la manifestation* et la reconnaissance des formations et des processus de l'inconscient et de la subjectivité qui s'y attache. On pourrait dire que le cadre est ici l'opérateur de l'intersubjectivité, mais il faut préciser que celle du psychanalyste est désormais organisée par l'expérience et la culture psychanalytiques.

Un tel espace exclut toute autre subjectivité que celle du « patient » et de « son » analyste : Freud institue avec Dora l'espace psychanalytique contre les effets hystérogènes du groupe mis en scène par Charcot avec la complicité du public et de l'hystérique. La question du groupe réapparaîtra ailleurs : dans la théorisation de processus et de formations psychiques inconscients, non des moindres, et dans l'institution psychanalytique. Tout attentif à écouter et à tenter d'entendre les voix multiples et groupées qui parlent dans le sujet (dans ses rêves, ses identifications, ses fantasmes, son discours) et qui font sa subjectivité, Freud ne pouvait dans le même temps de fondation écouter psychanalytiquement les voix multiples et groupées de sujets distincts. Il en a donné plusieurs raisons ; il lui eût fallu en outre inventer un cadre approprié qui eût lutté contre celui qu'il fondait ; il était lui-même tissé, dans sa subjectivité, au groupe qui se formait avec et autour de lui. Une dimension majeure de ce groupe — elle s'y trouve dans tout groupement humain — était son débat pour démêler ces entretissages d'émotions, d'idées et d'inventions : ce qui traversait alors les subjectivités groupées par l'allégeance narcissique peut être désigné comme transsubjectivité, ce qui peut conduire à la nécessité de « démêler le tien du mien ».

Qu'eût été, et qu'avons-nous aujourd'hui à dire sur ce qu'est ceci : restituer à un groupe sa « subjectivité » ? Est-elle intersubjectivité et transsubjectivité ? S'agit-il d'une réalité psychique qui serait médiante entre les subjectivités, ou qui les traverserait ? Freud pourtant, dans *L'interprétation des rêves* nous avertit du peu de réalité psychique des formations intermédiaires : leur fonction est précisément d'articuler cette réalité. S'agirait-il plutôt de restituer les effets proprement groupaux des subjectivités partagées, au double sens où chacun en aurait une part singulière et où il en déléguerait une autre part ailleurs, une part qui le diviserait dans le moment même où elle deviendrait commune, soutenant le mirage sinon d'une subjectivité de groupe, du moins celle d'un groupe doté des attributs du sujet ?

L'expérience du groupe, d'emblée, pose la question de la « localisation » de la subjectivité, dès lors que celle-ci ne peut plus trouver son lieu dans l'individu, quel que soit le référent de l'unité (organique, psy-

chique, métaphysique) qui en soutient l'idée. Certes, l'idée du groupe peut s'en faire l'héritière et l'on passerait ainsi, par simple effet imaginaire, d'une subjectivité « individuelle » à une subjectivité « groupale ».

Au demeurant, ce que j'appelle provisoirement subjectivité peut très bien s'appliquer au sujet dans sa singularité individuelle — mais elle est faite d'inter- et de transsubjectivité —, et à l'agencement groupal des sujets ; dans cette mesure on peut aussi parler de subjectivité propre à un couple, à une famille ou à une institution. La différence est que le fantasme, la relation d'objet et le discours, les mécanismes de défense et les identifications n'y fonctionnent pas de la même façon.

Dans l'agencement groupal, le fantasme est essentiellement mobilisé comme formation organisatrice des places subjectives, dans un jeu d'instances, de position ou de représentant d'objets et de mots, dont les rapports sont, dans la synchronie groupale, corrélatifs. L'écart diachronique à cette organisation — écart qui soutient l'analyse — est l'avènement de la subjectivité singulière. Le fantasme, dans le groupe, fonctionne surtout comme formation intermédiaire, il organise des rapports : il « appelle » ou soutient, ou occulte des places à prendre ou à refuser, ou à occuper successivement et corrélativement : la structure du fantasme « un enfant est battu » fournit le modèle de la fonction organisatrice du fantasme dans le groupe. Une pré-figuration de l'emplacement du désir et de la défense y attend qui s'y colle ou s'y croit l'unique occupant du lieu. Autrement dit, le fantasme, dans l'agencement groupal, reproduit les conditions du jeu ou de l'aliénation interfantasmatique précoce. Il ne se réduit pas à je ne sais quel commun dénominateur ou à des effets de résonance, quand bien même il ne manque pas d'arriver que tous désirent sacrifier leur fantasme singulier à l'exigence de trouver une place dans un réseau de liens devenus nécessaires. Si cette exigence abolit pour une part la subjectivité singulière, elle n'en révèle pas moins le sujet, comme sujet du groupe. C'est à ces manifestations et à ces reconnaissances que travaille l'analyse groupale.

A ces quelques remarques, on conviendra qu'il n'est pas évident de traiter d'une manière qui ne soit pas simplement analogique de la « chaîne associative groupale ». Il ne s'agit pas, à coup sûr, d'ajouter « groupal » ou « de groupe » à une notion psychanalytique construite à partir de la situation psychanalytique originelle pour rendre compte du processus associatif dans une situation de groupe, ni d'adjoindre « familial » à « groupal » pour passer d'une complexité à une autre. Nous pouvons espérer avancer dans cette recherche si nous parvenons à nous doter d'hypothèses différentielles capables de caractériser les formations et les processus de la réalité psychique engagées dans le lien groupal.

Ma pratique psychanalytique de groupe m'a conduit à construire quelques hypothèses sur ce qui, des formations et des processus psychiques inconscients, préconscients et conscients, est mobilisé de manière spéci-

fique dans le lien de groupement. J'en ai exposé les principales propositions dans mon ouvrage sur « L'appareil psychique groupal » (1976) et dans d'autres textes dans lesquels je précise ce qui, dans la psyché, est groupalité. J'essaie de trouver les rapports organisateurs entre les groupes internes, les enjeux psychiques du groupement et les formations propres qui en résultent, et du côté du sujet singulier et du côté de l'agencement groupal. Dans cette recherche, j'attache une importance décisive à l'écoute et à l'organisation des séries associatives. Elles sont au cœur du débat sur les subjectivités.

Situation psychanalytique de groupe et interdiscursivité

La situation de groupe structurée par la conduite psychanalytique du travail psychique se caractérise par un dispositif approprié à rendre manifestes les formations et les processus de l'inconscient, à en rendre possible la reconnaissance, et à restituer à chacun ce qui de sa subjectivité y a été engagé. Elle peut se définir de la manière suivante :

— l'espace psychique constitué par le transfert et le contre-transfert revêt en situation de groupe des caractéristiques particulières. Cet espace est configuré par la présence simultanée de sujets porteurs de demande et d'un (ou plusieurs) psychanalyste s'offrant à être demandé dans cet espace. La présence simultanée est réunie par un trait commun à plusieurs ; elle mobilise des émotions, des désirs, des angoisses, des mécanismes de défense, des représentations et des modes de mentalisation pour une part propre au groupement ;

— la communauté de formations psychiques, notamment de celles dotées de propriétés distributives et permutatives (des groupes internes, soit un système de relation d'objet ou un fantasme originaire par exemple), s'établit à travers la construction d'un appareil psychique groupal. Celui-ci accomplit des fonctions de liaison, de transmission et de transformation ;

— la présentation et le maintien de la règle fondamentale : la libre association des idées qui surviennent en paroles et l'abstention de toute autre relation que de parole avec l'analyste au temps des séances. Ces deux aspects de la règle de l'analyse relaient la demande et pour une part la contrarient ;

— il se produit un discours particulier qui soutient la chaîne associative groupale.

J'appelle chaîne associative groupale la succession des énoncés des sujets réunis par un lien de groupement, et à travers laquelle se manifestent un ordre déterminé des formations et des processus inconscients et les subjectivités qui s'y rattachent. Non seulement une pluralité de discours s'y produit, mais une *interdiscursivité* s'y manifeste, irréductible à la situation de la cure.

J'appelle interdiscursivité le maillage des énoncés dès lors qu'ils se produisent dans un réseau qui, pour une part, en organise l'économie et le sens. L'interdiscursivité est condition de la parole du sujet. Que plusieurs sujets, réunis en groupe, soient invités à associer librement crée un rapport spécifique entre le discours de chaque sujet singulier et le discours qui se produit d'être tenu par la succession des énoncés des sujets groupés.

Autrement dit, le cadre, le dispositif et le processus groupal travaillent la chaîne signifiante du sujet singulier dans les corrélations interdiscursives des associations. S'y manifeste le double statut du sujet : singulier dans son propre chiffre inconscient ; groupal et impersonnel dans son maillage à un ensemble qui lui préexiste comme pluralité et ensemble de voix parlantes.

Je voudrais mettre ces hypothèses à l'épreuve d'une situation clinique : il s'agit d'une brève séquence du processus associatif dans un groupe de formation¹.

Le déploiement dans la chaîne associative groupale des éléments barrés de la subjectivité d'un membre du groupe

Depuis quelques années, je propose, à titre exploratoire, un dispositif de travail groupal inhabituel : un nombre restreint de personnes (cinq à six) sont réunies en groupe dans une disposition spatiale telle qu'aucune d'entre elles n'a de vis-à-vis, soit dans un dispositif où chacun se tourne le dos, sans se toucher et sans distinguer son voisin ou sa voisine, sur le siège d'à côté. Je suis moi-même dans une telle position. Mon objectif est d'explorer grâce à ce dispositif une situation neutralisant l'effet spectaculaire du groupement face à face, et donc de retrouver certaines des conditions formelles du dispositif spatial de la cure. Je propose l'association libre. Mon expérience actuelle porte sur une série de séquences brèves (quelques séances), dont j'élabore les variables et l'intérêt pour le travail psychanalytique groupal, avant de proposer une méthodologie différenciée qui introduirait notamment la moyenne et la longue durée.

Le développement des séquences suit des étapes assez régulières : après une période variable d'exploration plus ou moins systématique des dimensions originales de la situation, de son étrangeté, des angoisses ou

1. Cette séquence fait partie d'une série d'études sur la chaîne associative groupale analysée sous l'aspect des processus de transmission psychique, dans le cadre d'une recherche menée sur « La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale. Aspects pathologiques thérapeutique et créatif », pour le compte de la M.I.R.E. (Ministère des Affaires Sociales et de la Solidarité Nationale) par le Centre de Recherches cliniques sur les Formations intermédiaires sous la direction de R. Kaës (A.R.I.S.H., Université Lyon II, 1985).

des inquiétudes qu'elle suscite, les associations portent sur l'écoute, la voix, le discours et l'incertain sujet qui le tient et l'incertain destinataire auquel il est adressé. Le processus associatif suit un cours différent de celui qui se développe dans un groupe face à face et, effectivement, il se rapproche de celui qui s'instaure dans la cure lorsqu'il manifeste, au plus près de l'insistance ou de la censure, les formations de l'inconscient.

Le fragment présenté ci-dessous offre la particularité d'être somme toute assez banal. Il prend place juste après la séquence initiale pendant laquelle il a été question de l'étrangeté de la situation (y compris pour ceux ou celles qui ont l'expérience de la cure). Un long silence a suivi. Puis Dimitri, qui n'a pas encore parlé, qui est étranger, et qui dira ultérieurement être mal à l'aise avec son accent, parle :

- Dimitri (1) * — Dans mon pays quand on est fâché ou hostile, on se tourne le dos ainsi... Et puis ça me fait aussi penser que lorsque j'ai à rompre un lien avec une amie, je préfère lui tourner le dos, ne pas la voir en face, ou lui téléphoner.
- X — (... c'est où ce pays ?)
- Béatrice (1) — Est-ce qu'on a peur de dire des choses désagréables à se dire... à qui ?
- Colette (1) — Je viens de « voir » à l'instant le dos de M. Kaës devant moi et ça me fait un drôle d'effet.
- Béatrice (2) — Tu veux dire que tu viens d'avoir cette image, une hallucination quoi ?
- Denise (1) — Moi je venais justement de me représenter, avant que Dimitri ne parle, ces deux poignées de porte que je vois devant moi comme les deux yeux d'un visage et je reconstituais un visage, un interlocuteur.
- Colette (2) — Tu te rends compte que tu viens de dire interrupteur ?
- Denise (2) — Je ne me suis pas rendu compte, non j'ai dit interlocuteur, enfin je crois...
- Colette (3) — C'était interrupteur.
- Béatrice (3) — Je viens de me représenter dans le TGV avec quelqu'un devant.
- Colette (4) — De dos !
- Béatrice (4) — Oui, comme les enfants aussi qui jouent à la chenille. C'est pour faire un groupe, là, ça se tient ensemble...
- Denise (3) — Ça m'intrigue, interrupteur, interlocuteur.
- Colette (5) — C'est ce que disait A tout à l'heure, quand il parlait de son pays.

* Les chiffres, après le nom, indiquent l'ordre des énoncés pour chaque sujet. Les « X » n'ont pas été identifiés.

- X — (... j'aimerais y aller).
- Denise (4) — Je viens de penser à deux choses très agréables : justement c'est le face à face amoureux, sexuel, et puis quand j'ai accouché, quand on m'a mis mon bébé sur mon ventre et qu'il était couché sur mon ventre.
- Colette (6) — Là, c'est pas un interrupteur, ou alors... (rires).
- Denise (5) — C'est pas non plus vraiment un interlocuteur.
- X — (...).
- Denise (6) — Il me vient à l'esprit que pour venir à la séance j'ai dû décommander un rendez-vous avec une malade à laquelle je suis finalement très attachée, et qui m'est très attachée et on a des difficultés à établir le contact.
- Béatrice (5) — Je me sens seule.
- Denise (7) — Je pense que cette adolescente qui ne peut me parler que si je lui tourne le dos, est seule aussi...
- Colette (7) — A qui on parle ici, et qui entend ce que l'on dit.
- Denise (8) — Je parle, je m'entends parler et je ne sais pas tout à fait ce que je dis... C'est à la fois agréable, et angoissant.

Je choisis ce fragment. Il interrompt un silence : Dimitri l'étranger parle après qu'ait été dite l'étrangeté de la situation. Ce qu'il dit alors entraîne une série d'énoncés qui s'enchaînent, et auxquels s'associent mes propres associations : la première phrase de Dimitri me fait penser qu'il peut s'agir d'une relation fils-père : se tourner le dos, ne pas s'affronter ; plus tard je penserai que le dispositif que j'ai mis en place mobilise chez lui un tel mouvement. Puis c'est de la rupture d'un lien amoureux avec une femme que Dimitri parle : rompre le lien sans affronter l'autre. Une fois cela dit, Dimitri gardera le silence pendant une assez longue période. Il reconnaîtra ultérieurement dans ce qui aura été dit par d'autres sa double question, qu'il pourra articuler pour son propre compte : pour lui l'autre se constitue dans la rupture et le fait étranger (alter, aliénu) à lui-même, il ne peut plus parler. Le face à face paternel est pour lui angoissant, mais lui tourner le dos l'est aussi (il le saura quand Colette (1) dira qu'elle m'hallucine devant elle de dos). Il est étranger à plusieurs titres, et il traîne derrière lui le lourd et prestigieux héritage culturel de ses pères, sans pouvoir s'y reconnaître, et c'est précisément pour cet héritage auquel il veut tourner le dos que l'on s'adresse d'habitude à lui, lui qui n'y est pas comme *je*, ni comme *tu*. Double question articulée : du sujet et de l'autre, de la rupture et de la continuité de l'héritage. Double question nouée dans le « lapsus » : interrupteur-interlocuteur. C'est là le point de nouage (*der Knotenpunkt*) de deux lignes associatives (séquence Denise (1) — Colette (2) — Denise (2) — Colette (3)).

Arrêtons-nous sur ce *Knotenpunkt*. Colette *entend* un lapsus : inter-

rupteur pour interlocuteur, après m'avoir halluciné devant elle de dos. Denise qui elle aussi se représentait en silence, juste avant que Dimitri ne parle, un visage interlocuteur, aurait, pour Colette, commis ce lapsus. Ce qu'« entend » Colette reprend, sur la scène de l'entendu, le fantasme de me « voir » devant elle, de dos : un interlocuteur : un interlocuteur

qui interrompt ? C'est sa question. C'est aussi celle de Denise (4,6,7), dans le registre qui lui est propre. C'est une question qui parcourt le groupe dans son appareillage et la communauté inconsciente des identifications à l'autre de chaque autre. Deux séries associatives s'entrecroisent, soutenues par le même complexe :

— constituer l'autre (son visage, sa continuité, son écoute, sa présence, le désir de l'autre),

— s'en séparer (le dos, le silence, l'hostilité, l'absence, la solitude, l'interruption).

Revenons en effet à ce qui précède et à ce qui suit sur le point de nouage du pseudo-lapsus. Quelqu'un (que je n'identifie pas, peut-être Colette ? ce qui pourrait être confirmé par ce qu'elle dit par la suite — Colette (5) —) interroge sur le lieu de l'autre, puis Béatrice (1) pointe, dans ce transfert sa peur de (me) dire des choses désagréables, ce pourquoi probablement elle se sent seule (Béatrice (5)). Aussitôt Colette (1) met un nom — le mien — sur le destinataire, ce que Béatrice (2) souligne en marquant le statut imaginaire de cet autre. Pour Colette, me voir de dos, c'est me voir m'éloignant d'elle (l'abandonnant, me séparant d'elle) et c'est aussi *ne pas* me voir de face, dans un rapprochement séducteur ou menaçant. Colette parle d'elle et de la séparation et de la sexualité, dans le transfert (Colette (7)), mais elle parle aussi dans le discours de Dimitri et d'abord à partir du discours de Dimitri, et elle fournit à Denise (1) puis à Béatrice (3) un maillon associatif qui lie ensemble les associations (d'idées) et produit une représentation de l'effet de groupe (métaphore de Béatrice (4)).

C'est donc à partir de l'évocation de la rupture et de la reprise du signifiant (dos) induit par mon énoncé du dispositif, mais c'est aussi à partir du silence de Dimitri que les autres membres du groupe parlent sur un mode associatif. Chacun parle à la fois de ce qui lui vient à l'esprit et y reconnaît son fantasme, son désir, sa peur. Mais aussi chacun, tour à tour, par proximité et écart, dans le silence de Dimitri qui occupe ici une fonction de leadership silencieux, parle à partir du groupe interne de Dimitri : ils « parlent » Dimitri auquel manquent les signifiants des fantasmes qui soutiennent pour lui l'évocation de la scène de rupture, mais surtout les fantasmes associés à son lien avec son père, la rupture désirée et crainte avec lui (révélé par l'hallucination de Colette), qui vient, par déplacement connoter l'évocation de la rupture amoureuse.

Le travail de groupe sera de soutenir, à partir de la représentation-

but du fantasme de la séparation et de l'angoisse du « tourner le dos », cette découverte que l'autre se constitue dans la séparation, et corrélativement le je. Cette découverte est la création commune du discours associatif groupal soutenu dans le transfert et mon contre-transfert. Sur cette trame, à partir du mouvement de transmission psychique qui, dans le transfert latéral, se déplace vers Dimitri, l'étranger étranger à lui-même, chacun définira ce qui pour lui est l'identité propre de l'autre : le père, la mère, l'enfant, le malade, l'absent, l'autre sexué, la culture de l'étranger.

Analyse

Cette séquence clinique montre une fois de plus comment, à travers la chaîne associative groupale, se distribuent les *économies subjectives singulières* en fonction du cours des événements associatifs et de la structuration du discours : ce qui forme *résistance* en un point du réseau associatif — point subjectivement déterminé par la résistance de tel sujet dans son rapport interne au discours tenu dans le groupe-produit des effets de travail en d'autres points du réseau associatif. Ainsi se délie chez l'un, partiellement peut-être, ce qui demeure lié résistanciellement chez un autre, et pour autant que cet effet de résistance se soit produit. Nous sommes ici proche de ce que toute clinique nous fait éprouver : ce qui est maintenu dans la résistance ou dans la méconnaissance chez l'analyste, maintient par la voie de la transmission négative, la résistance chez l'analysant.

Dans un travail de 1981, j'avais soutenu que, dans un groupe, un événement traumatique est ce qui ne parvient pas à la mentalisation et dé-fonde le lien groupal. J'avais tenté de montrer que le travail antagoniste de la liaison pouvait être analysé comme une chaîne associative, le groupe, une partie du groupe ou un membre du groupe pouvant représenter tantôt une pensée ou un affect, tantôt la brèche dans le fil associatif. Mon hypothèse est que le groupe tend à répéter, à représenter et à perlaborer ce qui a été rompu dans son appareil de liaison et dans les groupes internes de chacun, à l'occasion de l'événement traumatique. Cliniquement, l'accès au jeu métaphorique est corrélatif de l'accès au jeu entre l'ensemble groupal et ses éléments : il est contemporain de la constitution d'un espace subjectif singulier dans le groupe. Le discours de chacun s'autonomise alors, relativement, par rapport au discours du groupe. C'est ce qui se produit dans les familles avec lesquelles F. André (1985) a engagé un travail thérapeutique : l'appareil psychique de liaison familial primaire endommagé par l'enfant « insuffisamment bon » produit une équation réifiante entre le discours et les sujets des discours. Le groupe familial est un tissu associatif troué qui paralyse le processus psychique de liaison de ses sujets. Le moment que F. André désigne

comme celui de l'éveil de « l'enfant mort » est un moment décisif dans la restructuration et du lien familial et du discours familial et de la subjectivité différenciée de chacun des membres de la famille.

Dans cette situation d'interdiscursivité (ou de transdiscursivité), qu'est-ce qui de l'inconscient se manifeste, se transmet et figure ses processus, ses formations et ses lois ? A partir de quels postulats, ou de quelles hypothèses, fonder l'intelligibilité de ces manifestations originales ?

J'ai formulé l'hypothèse d'une homologie de structure et de fonctionnement entre chaîne associative et processus de groupe : les pensées entre elles et les sujets entre eux dans les groupes suivent, dans certaines circonstances et bien que ces « objets » appartiennent à des espaces psychiques différents, des cours *associatifs* homologues. Une telle hypothèse ne va pas tout à fait dans le sens de l'analogie proposée par D. Anzieu (1966) entre groupe et rêve. Je la précise en supposant une corrélation entre l'organisation du cours des pensées inconscientes et l'organisation du cours du lien inter- et transsubjectif que détermine l'ordre du groupement : la libre association et l'agencement de la chaîne associative donnent accès à ces deux organisations.

S'il faut situer l'un par rapport à l'autre le cours des pensées et le cours du lien, je dirai qu'il n'y a pas de processus de pensée sans la préexistence du groupe, et que la pensée associative procède pour une part, dans ses conditions de possibilité, d'un réseau associatif groupal : corrélativement la chaîne associative groupale constitue des énoncés disponibles, positivement ou négativement, pour le processus associatif du sujet singulier.

Il est intéressant de faire l'hypothèse que *le groupe est une chaîne associative*, dans laquelle les membres parlants de ce groupe forment, par leurs énoncés et par le fondement de ceux-ci dans leurs liens mêmes, un ensemble signifiant. Un groupe est une suite (*Linie, Folge, Reihe*) d'associations (*Verbindungen*) structurée par des *organiseurs* dont la fonction et le statut sont analogues à ceux des *représentations-but*. Le discours groupal peut alors être entendu comme soutenu par une double chaîne associative : celle des énoncés successifs et celle des liens simultanés des sujets. La spécificité d'un tel « tissu » interdiscursif et intersubjectif pose la question du sujet de ce « texte ».

L'hypothèse générale sur laquelle je travaille est que ce sujet groupal impersonnel et anonyme, dont nous nous faisons porte-parole, ou porte-symptôme comme Dora, est l'une des faces du sujet de l'inconscient.

Subjectivités

Tout au long de cette étude nous avons eu affaire à plusieurs statuts de la subjectivité. En tant qu'agencement singulier de la pulsion, du fan-

tasme, de la relation d'objet et du discours, la subjectivité est l'état de la réalité psychique pour un sujet. Elle est étayée sur l'expérience corporelle, sur le désir de l'autre, sur le réseau des liens, des émotions et des représentations partagées à travers lesquels se forme la singularité du sujet. C'est dire que la subjectivité du sujet singulier se forme dans le rapport à la subjectivité des autres. Elle a besoin de l'objet. C'est pourquoi, comme l'a indiqué la séquence clinique présentée, la subjectivité de l'un peut se trouver reconnue dans le déploiement par les autres des éléments de représentation qui font défaut au sujet, à condition que les investissements narcissiques et objectaux du lien puissent s'effectuer... L'intersubjectivité définirait la reprise subjective de ce qui s'échange entre les sujets. Elle suppose un espace de transformation, un écart, une barrière. Au contraire la transsubjectivité décrirait l'ouverture maximale des « subjectivités » partiellement abolies par l'absence d'espace de reprise et de différenciation : c'est le cas de la panique ou des moments décrits comme d'hystérie collective (cf. E. Cochet, 1985). Ce qui traverse les sujets est l'indifférencié ; cette traversée suppose l'effacement des limites du Soi et l'abolition de l'objet. En termes kleinien ou bionien, on pourrait dire que le processus de l'identification projective, comme expression de l'organisation narcissique, est ici à l'œuvre, soit comme fantasme défensif, soit comme mode primitif de communication. Cette traversée narcissique est nécessaire pour fonder le sentiment d'appartenance, par les investissements les plus fusionnels et les plus adhésifs, à un ensemble qui fonctionne comme contenant de contenus non différenciés. La base anobjectale et narcissique du lien est transsubjective. Le lien groupal, dans ses collusions synchroniques et dans ses écarts de temporalité, mobilise ces trois états de la subjectivité. Il en existe un quatrième : c'est son abolition dans les moments extrêmes de la position idéologique ou de l'utopie qui exige la disparition totale de toute subjectivité au profit de l'objectivité absolue de l'idole. Par consistance, la subjectivité, mobile, est faite de temps, de désir et de mort.

Décembre 1985

Bibliographie

- ANDRÉ (F.), *L'enfant « insuffisamment bon » en thérapie familiale psychanalytique*, Thèse de 3^e cycle en psychologie, Université Lyon II, 1985.
- ANZIEU (D.), 1966. Etude psychanalytique des groupes réels. *Les Temps Modernes*, 242, 56-73. Repris in : *Le Groupe et l'inconscient*, Paris, Dunod (nouvelle édition 1981).
- COCHET (E.), Fracture du social et transmission psychique dans un groupe. A propos de l'hystérie de Morzine in Kaës R., 1985, *La transmission psychique intergénérationnelle et intragroupale*, Rapport présenté à la M.I.R.E., Centre de Recherches Cliniques sur les formations intermédiaires, IRISH, Université Lyon II.
- KAËS (R.), *L'idéologie. Etudes psychanalytiques*, Paris, Dunod, 1980. Répétition, élaboration et souvenir de l'événement traumatique dans la chaîne associative groupale, in : Guyotat J., Fédida P., *Événement et psychopathologie*, Paris, Masson, 1984. Le groupe et l'hystérique, *l'Evolution psychiatrique*, 1985, 50, 1, 129-156. Place fonction et savoir du psychanalyste dans le groupe. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 1985, 1-2, 13-38. Les temps du lien groupal, *Psychothérapies*, 1985, 1, 5-11.